

Dossier Michael Heller

par Auxeméry

mai 2015

Poezibao

table des matières

table des matières	2
Présentation du poète	3
Taurus : poème.....	5
Affaire Cicéron.....	11
Stèle	13
Après cours	15
Photographie d'un homme se tenant le pénis	16
Central Park	18
Montaigne	20
Sextine : Basse Saison	23
Sur un vers de Baudelaire.....	26
Constellations d'éveil	27
Celan, son enseignement	33

Présentation du poète

Né le 11 mai 1937, Michael Heller est poète, mais aussi essayiste et critique.

Spécialiste reconnu des poètes dits Objectivistes, il a entretenu avec George Oppen et Carl Rakosi en particulier des relations suivies ; une de ses principales publications sur ce sujet est *Conviction's Net of Branches : Essays on the Objectivist Poets and Poetry* (Southern Illinois University Press, 1985).

Michael Heller a ainsi, depuis le début de sa carrière, été proche des mouvements d'avant-garde, suivant tout autant les représentants de la poésie d'après-Holocauste que les novateurs tels que Williams et Pound, sans s'interdire des rapprochements avec les mouvements européens tels que surréalisme et structuralisme, et des individualités tels que Lorca, Rilke ou Mallarmé.

Un de ses récents livres d'essais, *Uncertain Poetries: Selected Essays on Poets, Poetry and Poetics* (Salt Publishing, 2005) fait le point sur ces différentes références assumées, et se présente comme « quelque chose qui tient de la biographie intellectuelle d'un poète au travail ».

Heller note : « Il est hors de doute que la teneur de la civilisation de notre temps est marquée au coin de l'incertitude, d'une hésitation persistante aussi bien en matière politique qu'en matière culturelle. La poésie, se voulant toujours sensible aux nuances de l'espace qui l'entoure, doit faire le tracé exact, et le mettre en avant, des conditions environnementales qui lui permettent de se manifester. Les poètes, qui sont les antennes de l'espèce, ont à enregistrer ces signaux et les inclure dans leur travail : voilà qui semble on peut plus évident. »

Pour lui, les concepts d'incertitude, de mal-être et d'anomie forment le cadre de la modernité elle-même

« J'ai tendance à penser d'abord, dans ma poésie, au sens, à la découverte personnelle et publique, et ceci, en termes où le soi est en rapport avec l'histoire, termes qui, dans le climat critique actuel, sont souvent considérés comme non pertinents, ou se trouvent dépréciés... Je suis en quête : toute mon énergie vise à exprimer ce qui peut permettre à l'acte d'écrire d'agrandir ... la vie. » (cf. [ici](#) : Edward Foster, "An Interview with Michael Heller," *Talisman: A Journal of Contemporary Poetry and Poetics* 11 (Fall 1993): 48.)

Les poèmes traduits pour ce dossier sont tirés de l'anthologie *This Constellation Is A Name*, Collected Poems 1965-2010, Nightboat Books, Callicoon, New York, 2012.

[Auxeméry (septembre 2014)]

quelques liens :

[portrait](#) (en)

[un article](#) (en)

et sur le site alligatorzine :

[autres poèmes traduits par Auxeméry](#))

[poèmes de Michaël Heller](#) (en)

[Un texte théorique de Michaël Heller](#)

Et la conscience juive est évidemment très présente : *cf.*

<http://blogs.forward.com/the-arty-semite/218278/poem-canonical/>

ou

<http://www.haaretz.com/life/culture/poem-of-the-week/1.645835>

Taurus : poème

parfois je suis au côté d'une femme
laquelle a prise sur ma vie

je me tiens dans l'obscurité
sur la tendre courbe de son dos

et je veux la toucher

*

trois ans à forcer et me froisser
latissimus dorsi
le « dorsal », l'« aile-à-frappe »

à peiner
à rager
en hurlant
en soulevant les haltères au plafond dans la douleur

rupture des tissus extérieurs
et mal de chien
à rebâtir le muscle entier
plus dur, plus épais

d'où, exaspération

de chercher ainsi à séduire les femmes
par le physique

*

folie douce
à présent verrouillée. plus jamais
y toucher. entre mes omoplates

une botte de bandeaux d'humiliation. en Espagne
quand j'ai vu l'épée
entrer dans la bosse du dos de la bête
je me suis détendu

je l'ai regardée mourir
abstraitemment

l'attention fixée
sur le rythme des jets
de sang sortant de ses naseaux

raison pour quoi je pense
à ma bite
en train de se vider en toi

à moi mourant en te baisant
ce que presque je fais

*

un jour un taureau m'a poursuivi
sur une route

à Peekskill. j'avais
sept ans. le lendemain il était
dans un pré derrière une clôture
et se tenait là patiemment
tout près, et
je l'ai défié en criant :

« crève, crève, crève »

*

guéguerres de gosse

plus tard
un tas de gens
& un terrain réduit aux dimensions
des nervures du coussin d'une cuisse

au bruit sourd de l'os d'une hanche
cognée plein pot

& plein les yeux
des bouffées de lumière
une bonne giclée, le bouillon

& dédoublé, on dévale

jusqu'à ce
point où
on ne fait plus qu'un dans sa propre peau

qu'est-ce que tu fous donc ?

*

foutue vie de magasin de porcelaine

j'ai rentré la tête dans les épaules : ce chien de taureau

en Amérique, partout
 il encorne le Pack des Avants
 recouvre d'un film rouge
 le ventre trop mou de l'asiatique
 ses boyaux, les regarder, les renifler
 ça me rend dingue

Amérique : toi, Brahma & rodéo
 pris au lasso

moi, je suis monté sur elle par derrière, je me souviens
 aveugle de rage
 à me défoncer les lattes de mon corps

*

lui, a enfoncé sa corne dans le barrio & fait voler une planche
 sur le sable, de maladroit il est
 devenu fou –
 douceur de laisser ces jus s'écouler
 « nous en sommes aux débuts du dépeuplement radical
 de la terre »

nous avons foutu la merde au monde
 faute à notre impossible emballement

quand je me penche sur toi
 je ne sais vraiment pas
 si c'est de haine ou d'amour

Note de l'auteur :

« nous en sommes aux débuts du dépeuplement radical de la terre » : tiré du poème « Route » de George Oppen, *New Collected Poems*, 2008, p. 201.

[NdT : Yves di Manno, dans sa version de la Poésie complète de G. O., Corti, 2011, traduit, p. 229, par : « Nous sommes à l'orée d'une dépopulation radicale de la planète ». e poème est originellement paru dans la revue de Clayon Eshleman *Caterpillar*, n° 6, de janvier 1969 : on y lira aisément quelques allusions à la situation des États-Unis d'Amérique, alors en pleine guerre du Vietnam.]

Taurus Poem

*

sometimes I am beside a woman
 who holds my life

I stand in the dark
 over the soft curve of her back

and want to touch it

*

three years straining weights
latissimus dorsi
called them 'lats', 'bat's wings'

in pain and fury
screaming out
punching the barbell murderously at the ceiling

outer tissue ruptured
a soreness
as muscle rebuilt itself
harder, thicker

impacting anger

wanting to make myself attractive to women
and stronger

*

that madness
locked there now. don't ever
touch. between my shoulder blades

bands of bunched humiliation. in Spain
when I saw the sword
enter the bull's hump
I relaxed

watched his har-assed death
abstractly

focusing
on the rhythmic jets
of blood from his nostrils

why do I think
of my cock
emptying in you

I want to die fucking you
and almost do

*

once a bull chased me
up a road

in Peekskill. I was
 seven years old. the next day
 fenced in the pasture
 he stood patiently
 by the boards
 as I jeered:

'die, die, die'

*

cap-pistol wars

later a crowd
 and field shrunk
 to the ribbing of a thigh pad
 to the bone grunt of hip
 thrown at his middle

and past the eyes
 banks of light
 jet and skimmer

and both go down

a point reached
 at which
 you are just inside your skin

what are you doing?

*

china shop life

I set my head between shoulders: bull dog
 an All-American stance
 goring the Green Bay Packer
 thru a film of red
 the Asian's unpadded belly
 look and smell of his entrails
 driving me wild

America: you Brahma and rodeo
 roped together

I remember mounting her from behind
 blind rage
 kicking down the slats of my body

*

he put his horn into the barrio and flipped a plank
across the sand, his unsureness
became his madness
sweet to let those juices flow
'we are at the beginning of a radical depopulation
of the earth'

we've buggered the world
with our impossible anger

hunched over you
I just don't know
if I love or hate

Affaire Cicéron

écriture des villes, leur formidable lumière

et souhaiter que ces choses-là puissent changer
grâce au pouvoir d'un idiome

comme dans le film
l'espion dévisse
l'ampoule
pour cliquer les documents secrets

comme les mots
s'en vont tous dévoiler
des secrets

même si ce sont ici des temps d'entropie
et s'il y a là des amas lumineux
dans nos vies

dans leur corruption
se trouvent des corps noirs

et tous, les absorber, oui tous
comme fait cette femme
sur son lit

qui ne supporte pas la lumière

Note de l'auteur :

L'Affaire Cicéron est une des meilleures histoires d'espionnage de la Seconde Guerre mondiale : elle met en scène, à Ankara, en pays neutre, un agent de l'ambassade britannique qui travaille pour les Allemands. Le film tiré du roman de L.C. Moyzich, intitulé Operation Cicero, a été produit par la 20th Century Fox en 1951. Son titre anglais était 5 Fingers, la vedette James Mason dans le personnage de « Cicéron », et le réalisateur Joseph L. Mankiewicz. L'orateur et homme d'état romain Cicéron (106-43 avt JC), à l'époque des dictatures de César et d'Antoine, prit la tête du mouvement pour un retour au gouvernement normal de la République.

[NdT : nous avons naturellement repris le titre français du film de Mankiewicz plutôt que celui de l'adaptation hollywoodienne de « 5 Doigts », qui pour nous n'évoque pas comme en anglais l'habileté et l'efficacité de la manipulation opérée par l'espion. De plus, il faut noter que certaines des expressions que comporte le poème de MH sont des métaphores tirées du lexique de la physique quantique.]

Operation Cicero

writing of the great light of cities

and would hope these things might be changed

by the power of an idiom

as in the film
the spy switches
the bulb
to photograph the secret plans

as the words
all go toward the sight
of secrets

though these are entropic times
and those bright clusters
in our lives

in their rot
are black bodies

and absorb it all, absorb it all
like a woman
on one's bed

who cannot bear the light

Stèle*pour Jane*

C'est autrement que passe tout objet
 La lumière, elle, flambe sur la pierre

La lumière qui tombe aussi
 Sur toi

Et je te touche, toi
 Presque comme je touche la mort
 En suivant là où va la lumière
 À mi-hauteur de voix en sursis

Et je sais alors
 Ce qui est au-delà d'un amour terrestre
 Ce qui échappe au travail du ciseau :
 La divinité dolente dans la pierre
 – tout ce que nous souhaitons
 nous y pourrait désirer – ainsi scellés

Alors que regard et pensée seront
 Retirés dans les veines du marbre
 – retenus là, où beauté se fait cupidité

Cette mort que je connais
 N'est que lumière sur une forme

Stele*for Jane*

Otherwise goes past all object
 The light blazes on the stone

The light which also falls
 On you

And I touch you
 Almost as I touch death
 Following where the light goes
 My voice half-raised in respite

And I know then
 What is beyond an earthly love,
 What escapes the chisel's work:
 The hurting godhead within the stone
 –all that we wish
 Might want us—sealed away

And when thought and sight

Are taken to the marble's grain
—held there by cupidity of beauty

That death I know
Is but a light on form

Après cours

Voltent, virevoltent les feuilles qu'invoquait Shelley.
 Sèchent les feuilles mortes au jardin. Monsieur Wolfgang,
 monsieur Wolfgang m'a pris à part après le cours, et il danse la
 danse des feuilles mortes, à petits pas. Les arbres dénudés forment
 l'armature par où descend la nuit. Qui est là, au jardin –
 disciple, vagabond, touriste, visiteur, aplati comme feuille
 dans l'obscurité ? Monsieur Wolfgang dit : « J'ai passé cinquante
 ans bien sonnés à Berlin », et la volte s'amorce. Je regarde son visage, mais
 n'y voit rien qui réponde à ma question. « J'ai lu, me dit Monsieur Wolfgang,
 le poème de cet Américain, qui parle d'un pot de verre. Ma tête
 en est devenue pot, et l'an dernier je suis parti pour le Con-nec-ti-cut !
 Me voilà revenu maintenant. » Infection que cette volte, infecte volte,
 ô le pot ô le pot ! « Professeur Heller, il faut que je vous dise, c'est
 assez drôle. Des années j'ai étudié le droit. Un de mes profs
 pillait le livre d'un autre en prenant des notes, et finalement
 en fit un livre. Il ignorait qu'il avait écrit ainsi
 le livre de son collègue. On le mit aux arrêts. »
 Volte, virevolte. « Facile, n'est-ce pas, l'infection ? » Et volte.

J'écoute les feuilles mortes me racler la voix : toute l'histoire.

After Class

Swirl, swirl, the leaves which Shelley summoned.
 Desiccate the dead leaves across the park. Mr. Wolfgang,
 Mr. Wolfgang has stopped me after class and dances, on
 Toes, a dead leaf dance. And the bare trees are armature
 Through which night descends. Who is in the park
 But student, bum, tourist, visitor plastered like leaves
 Against the dark. Mr. Wolfgang: "For fifty years I lived
 In Berlin," and swirl begins. I look at Mr. Wolfgang's face,
 But there is nothing that I ask. "I read," he says,
 "that American's poem about a jar of glass. My head
 Became that jar, so last year I came to Co-net-e-cut!
 And now I'm here." Infectious swirl, infect swirl,
 ja ja that jar. "Professor Heller, I must tell you
 Something funny. I studied law for years. One of my
 Professors made notes from another's book, then wrote
 A book of his own. He did not know he wrote
 The other professor's book. He was arrested."
 Swirl, swirl. "It's so easy to get infected." Swirl.

I hear the dead leaves scrape my voice: history.

Photographie d'un homme se tenant le pénis

à Michael Martone

Monde ô monde de la photographie, granulaire,
Quantumisé dans le grain du film pour composition,
Mais ici jouant du flou, de tons doux et diffus
Au point que le tout se résout en malaise, en
Fleur chimérique, alchimique, en motif
Très éloigné de tout pur hasard.

Comme si le processus avait pour fin de moquer
Ce qui est discret, ou singulier. Point sur point penché,
Suivant le couple d'un *deux-pas-plus* propre à faire d'un seul une vie.

Et le mythe est partiel,
Rêve de mi-nécessité indistinct du désir.

Je vis cette peur, moi aussi, cette ombre de solitude,
La prise délicate d'une main blanche là où la toison génitale
Fait ses boucles, où l'aine se fait ermitage, exécration
Duvet de nos plumages...

Et la texture en est amère, et bifurque,
Chair en braille
D'où se sème un fantôme.

Note de l'auteur :

Ce poème est inspiré d'une image du photographe Michael Martone (né en 1941, à ne pas confondre avec le romancier homonyme).

Photograph of A Man Holding His Penis

for Michael Martone

World o world of the photograph, granular,
Quantumed for composition in the film's grain,
But here blurred, soft-toned and diffuse
Until the whole resolves into an ache, a
Chimerical, alchemical flower, a pattern
Against pure randomness.

As though the process itself exists to mock
What is discrete, is singular. Dot leans on dot,
On the binary of *only two* can make of one a life.

And the myth is partial,

A dream half of need confused with desire.

I too live out this fear, this shadowed aloneness,
The white hand's delicate hold where the genital hairs
Are curled, the groin become a hermitage, a ghastly
Down of our featherings . . .

And the texture is bitter, bifurcate,
A braille of flesh
From which a ghost is sown.

Central Park

Voilà, l'abeille se réveille.
Le dard en fourrure croise
Sur la pelouse, son bourdon

Se perd dans l'épais zonzon.
Comme nous, en est visible
Le reliquat : édifices, ruches, villes.

Celui qui collecte le nectar, est-ce
le bourgeois ou le communard ?
Suis-je censé m'en préoccuper ?

Je lis aujourd'hui que tel philosophe se fit
Le chantre de l'espoir : « La domestication,
Écrit-il, est irréversible. »

Par-dessus les arbres, les tours
Flottent, forcément, sur le ciel.
Dans les rues, les allées et venues,
L'infinie circulation...

Quelle danse faudra-t-il
En venir à préserver au cœur
De cette mielleuse forteresse.

In Central Park

See, the bee emerges.
The furred dart sails
Across the grass, its whirr

Lost in the greater buzzing.
Like us, an after-trope
Is visible: hives, structures, cities.

Is the gatherer of nectar
A bourgeois or a communard?
Am I supposed to mind which?

Today, I read of one philosopher's
Impassioned hope. "Domestication,"
He writes, "is irreversible."

Above the trees, the high-risers
Float, perforce, before the sun.
In the streets, the comings and goings,

The endless traffic . . .

What dance there is
Must be saved for within
That honeyed fortress.

Montaigne

Ce fagot de tant de pousses disparates,
on le compose de cette façon :
je m'attelle à la tâche seulement
sous la presse d'une oisiveté trop accablante,
et jamais ailleurs qu'en mon chez moi.

J'ai dessein de peindre le cours
de mes humeurs ; et que les gens
voient chaque entame à sa naissance.

J'ai poussé en âge de sept ou huit ans
depuis ma racine, et non
sans quelque neuve acquisition.

De par la libéralité des ans
j'ai fait mon ordinaire
de la maladie de la pierre.

C'était, précisément, de tous les accidents
du vieil âge, celui que je craignais le plus.
Car mon âme n'a d'autre sujet d'inquiétude

que ce qui advient
des sens
et du corps. J'ai du moins

tiré profit de la pierre en ceci
qu'elle complètera ce que je n'ai pas
encore été en mesure d'accomplir,

à savoir me réconcilier et familiariser
complètement avec la mort.
Plus la maladie me presse
et moins la mort me sera chose
à craindre.

Fasse Dieu qu'à la toute fin, si la pique
en vient à passer mes pouvoirs, elle ne me jette
en retour vers l'autre extrême, qui n'est pas moins
vieux, d'aimer la mort...

J'ai toujours très prisé ce précepte
si formel qui rigoureusement et précisément
nous enjoint de garder bonne contenance
dans l'épreuve du tourment.

Qu'importe que nous nous tordions les bras,
pourvu que nous n'en tordions pas nos pensées.
Philosopher nous forme pour nous-mêmes,

non pour les autres, pour être, et non paraître.

C'est cruauté que requérir de nous
telle composition de notre port. Laissons
ce soin aux acteurs et professeurs de rhétorique.

S'il est de secours de se plaindre,
ainsi soit-il. Si nous sentons que douleur s'évapore
en quelque façon par un cri,

ou que notre calvaire en est distrait,
crions donc notre saoul. Si nous jouons
bon jeu, c'est peu de matière
que nous fassions mauvaise mine.

Montaigne

This bundle of so many disparate pieces
is being composed in this manner:
I set my hand to it only
when pressed by too unnerving an idleness,
and nowhere but at home.

I want to represent the course
of my humours; I want people
to see each part at its birth.

I have grown seven or eight years
older since I began, not
without some new acquisition.

Through the liberality of the years
I have become acquainted
with the kidney stone.

It was, precisely, of all the accidents
of old age, the one I feared most.
For my soul takes no other alarm

but that which comes
from the senses
and the body. I have at least

this profit from the stone:
that it will complete what I have
still not been able to accomplish,

to reconcile and familiarize myself
completely with death.

The more my illness oppresses me
the less will death be something
to fear.

God grant that in the end, if its sharpness
comes to surpass my powers, it may not
throw me back to the other extreme, no less
a vice, of loving and desiring death. . . .

I have always considered that precept
formalistic which so rigorously and precisely
orders us to maintain a good countenance
in the endurance of pain.

What matter if we twist our arms,
provided we do not twist our thoughts.
Philosophy trains us for ourselves,
not for others, for being, not seeming.

It is cruelty to require of us
so composed a bearing. Let this care
be left to the actors and teachers of rhetoric.

If there is relief in complaining,
let it be so. If we feel pain evaporates
somewhat for crying out,

or that our torment is distracted,
let us shout right away. If we play
a good game, it is a small matter
that we make a bad face.

Sextine : Basse Saison

C'est donc l'âge des poètes, l'âge des ténèbres,
le monde tenant pour réels ses pensers fanatiques.
A realibus ad realiora, les mots forment l'hexagramme
de cieux en stagnation : là où le paysan s'échine et chute,
le bon maître dirige les affaires et va chercher retraite
en sa résidence d'été près d'une mer asphyxiée de soleil.

Le poète irait plutôt chercher du côté de la mer inondée de lune,
mais comment lâcher le ver qui se tortille et ronge cette époque,
réduit la page en cendre, met les mots en réclusion
jusqu'à ce qu'il ne reste à penser que le sable des côtes
et que l'histoire puisse enfin tomber sur un compte rond
– un cri pour rien – oiseaux fantômes, cage : hexagramme

pour poètes hexagrammant
leurs visions de luxe en bord de mer,
en pâmoison, puis dégrindolant,
visions elles-mêmes d'amants de multiples âges
d'amour, cercles sans fin de pensers
amoureux secrets de leur propre réclusion.

Ô poète, éclats de verre et toits de voitures sous réclusion touffue,
et voilà qu'il faut redonner cœur aux lexiques de l'hexagramme.
Se donner du mal pour voir le monde scintiller de pensée vraie,
pour voir la cruauté dans la vie des animaux, et dans les hautes eaux
de la rhétorique de nos chefs, qui fait s'effondrer l'époque même
et fait des dernières notes de grâce une dégringolade mécanique.

Compose : si nécessaire, à l'encontre de cet écroulement.
Pour l'amour de dieu, quitte cette réclusion élyséenne !
Note comme missiles marins et autres drones volatiles sont la marque
de notre temps, comme les lignes se réduisent à ce triste hexagramme
d'espoir, la perle de la lune venant froncer sur une mer violente,
comme la poésie désespère, elle, de toute pensée qui convainc.

Le poète qui signala les affreux sables filtrants de la pensée
pénétrait dans cette chute clairement articulée de la fin des temps
là où chaque mot naît sur une vague comme si la mer au paradis était
une planète faite de terres inondées. Découvre ! L'esprit joue la réclusion,
et c'est comme si le récit des vies se trouvait parqué sous un hexagramme
de tiges d'achillée, orthographiant, en miettes intrépides, notre temps.

Trop longtemps le mot fut désincarné de notre malheur quand la réclusion
par contre fait tampon sur le corps. Déconstruis ce très ample hexagramme
dont les lignes rigides accusent les poètes de forfaiture en temps d'amours.

Note de l'auteur :

« *A realibus ad realiora* » : en latin, « du réel ou plus réel », formule de Saint Augustin.

[NdT : La formule a été reprise par le théoricien du Symbolisme russe Viatcheslav Ivanov (1866-1949) : pour lui, les « symboles » (*realiora*) sont d'une réalité supérieure aux « choses » mêmes (*realibus*) ; dans le texte de M.H., qui est au fait des réalités scientifiques de notre temps, l'ironie est de mise, évidemment, et on est loin de cet autre mysticisme.]

Sestina: Off-Season

These are the poets' times, these dark times,
for the world takes as real its own fanatic thought.
A realibus ad realiora, the words build a hexagram
of stagnant heavens while peasants do their work and fall,
the superior ones do their managing and seek reclusion
in their summerings beside the sun-blasted light of the sea.

The poet would rather borrow from the moon-puddled sea,
but how give up the coiled worm gnawing at the times,
burn up the page, put the word in reclusion
until only the sandy coasts are objects of a thought
and history can be thrown for a ten count fall
—the cry of nothing—of ghost birds, cage, a hexagram

for poets who hexagram
their luxuries beside the sea,
who swoon and fall,
whose visions are multiples of love times
lovers, endless self-circles of thought
in secret fondness of their reclusion.

O poet, car roofs and glass glint under leafy reclusion
and one must give heart to vocabularies of the hexagram.
One must be at pains to see the world glitter in mere thought,
to see the cruelty in the lives of animals and in the high sea
of our leaders' rhetoric which downs the very times
and makes of these last grace notes a mechanic fall.

Compose; if necessary, compose against the fall.
For god's sake, leave this elysian reclusion!
Note how sea-scud and bird-lime mark the times,
how the lines flatten to this one sad hexagram
of hope, the moon's pearl puckering a violent sea
as poetry despairs of any cogent thought.

That poet who warned of unsightly sifting sands of thought
entered into the very end of time's articulated fall
where every word is borne upon a flood as if heaven's sea
were an earth of inundated lands. Uncover! Mind performs reclusion
as though recounted lives were pent beneath a hexagram
of yarrow stalks, spelling, in emboldened crumbings, our times.

Too long is the word disembodied from our pain while reclusion

buffers body. Unbuild this great vast hexagram
whose rigid lines misprision poets from loves' times.

Sur un vers de Baudelaire

au cimetière du Père Lachaise

« Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs »
 Si ce sont les morts, ont-ils donc vécu en vain ?
 Les choses sont toujours là, les étoiles pointent et palpitent,
 Le neutrino s'agite, et l'oxydation des métaux
 Réchauffe notre modernité. À Paris, sur les pauvres morts,
 Les dalles mortuaires fascinent, les chats se cachent là
 Dans le marbre et les broussailles, les murs forment étau
 Et enclos. Une fois qu'ils ont reçu leur dû de fleurs, trop tard
 Pour les fleurs. Le jeune printemps honore les vivants mais qui a fait
 La supplique ? Le printemps vibre de toute sa soie ; même le gravier
 Chante, le ver vainqueur m'a fait me tourner vers la poésie. Les morts,
 Ces nantis réduits en poudre, dont les noms sont emportés. L'histoire
 Vire et gire au centre de ce coquillage, l'air tourbillonne
 Sur Paris, hors d'atteinte, vit encore, meurt encore.
 Les souffles d'air de l'univers battent au rythme de l'océan
 Sur ces pierres érigées à loisir.

Note de l'auteur :

La traduction anglaise du vers de Baudelaire, tiré de *La servante au grand coeur* dont vous étiez jalouse..., « The dead, the poor dead, have their bad hours » est de Robert Lowell.

[NdT : La solution de Lowell, littéralement : « Les morts, les pauvres morts, ont leurs heures de peine », est ingénieuse, alliant l'élégance et la densité.]

On A Line From Baudelaire

at Pere Lachaise

"The dead, the poor dead, have their bad hours"
 If there are the dead, have they lived in vain?
 Things continue, it all says, the stars bulge and quiver,
 The neutrino beats, the oxidizing of metals
 Heats modernity. In Paris, over the poor dead,
 The tombstones fascinate, the cats hide in
 Marble and shrubbery, the walls are like a vise
 And enclose. Once they asked for flowers, too late,
 For flowers. Green spring honors the living but who
 Begged? The spring resonates with her silk; even gravel
 Sings, the worm has turned me to poetry. The dead,
 The powdered rich: names are taken. History spirals
 Into the center of this conch shell, the air swirls
 Over Paris, out of reach, lives on, dies on.
 The airs of the universe beat oceanic
 On these well set up stones.

Constellations d'éveil

*sur le suicide de Walter Benjamin
à la frontière franco-espagnole, en 1940*

Ceci, que tu as écrit :
« L'éternité tient plus
du frou-frou d'une robe

que d'une idée. »
Résonances étranges
qu'il faut entendre

sous des ciels bouchés
assombrissant des fleuves,
Dniepr, Havel, Èbre,

murmures contenus
entre les files
d'arbres de leurs rives...

« Dans les domaines
qui nous préoccupent,

la connaissance ne vient que
par éclairs. Le texte,
c'est le roulement du tonnerre

longtemps après. »
Ainsi, à l'avenant...

*

Ces constellations
qui ne sont pas celles des étoiles
mais les boucles de feuilles racornies

par lesquelles les arbres ont exprimé
l'idée même de l'orage. Toi, tu as vécu
dans la tempête, ta vie du dehors :

« adversités de tous bords

qui parfois ont pris l'aspect
de loups ». Ton père –

oui, l'Europe, ce fut ton père
qui t'a poussé sur les routes, la faim
au ventre, dans une constellation de villes :

Berlin, Moscou, Paris.
 Là où la chouette de Minerve viendrait
 à se poser, peut-être,

et sur quelque branche noire
 exposer le brillant
 de ses serres.

*

1940, c'est
 à Paris que la bibliothèque
 disparaît.

Les étagères,
 vides de livres désormais –
 leur douceur

au « toucher, disais-tu,
 du léger ennui
 de l'ordre ».

*

Feuille cornée,
 une entre mille
 sur ces arbres qui vont

vers ce poste-frontière.
 Mais les loups noirs de France, eux
 ont modifié la notion

d'éternité. En route pour
 Port-Bou, la poussière luit, et
 elle se mêle

à l'air salé de l'océan.
 Vague de signaux depuis le train :
 chaque lumière en tournant

a certainement sa signification.
 Et à considérer
 comme œuvre ultime

ce décor marin pour
 toute citation –
 tu ne permettras rien qui soit de toi –

ce sera là le volume achevé.
 Absent de l'auteur ?

Et donc, absente mort ?

La mer porte inscrite

La Prière

pour les morts. Sans

auteur, et donc sans
mort aucune. Mais la feuille
en a acquis une ombre sous

l'idéal de lumière,
éparse lumière
que la père

ne reconnaît jamais.
Les livres ont quitté
les étagères,

car là, c'était paris.
Ici, c'est la route fermée
de Port-Bou

qui resplendit dans la rosée
du matin, moment de
Rédemption

qui cristallise,
tel arbre, telle feuille
à l'abord d'une frontière.

Constellations Of Waking

*on the suicide of Walter Benjamin
at the Franco-Spanish border, 1940*

Something you wrote:
"Eternity is far more
the rustle of a dress

than an idea."
What odd sounds
to listen to

beneath occluded skies
that darken rivers,
Dneiper, Havel, Ebro,

murmuring contained

between
their tree-lined banks...

"In the fields
with which we are concerned,

knowledge comes only
in flashes. The text
is thunder rolling

long afterwards."
And thus, and thus...

*

These constellations,
which are not composed of stars
but the curls of shriveled leaves

by which the tree expressed
the notion of the storm. You
lived in storm, your outer life:

"adversities on all sides
which sometimes came
as wolves." Your father—

Europe was your father
who cast you on the path,
hungry, into constellated cities:

Berlin, Moscow, Paris.
Where would
Minerva's owl alight,

on what dark branch
to display its polished
talons?

*

1940
and in Paris, the library
is lost.

Books
no longer on the shelves—
how sweetly

they were "touched," you wrote
"by the mild boredom

of order."

*

Curled leaf,
one among many
on trees that lead

to a border crossing.
But black wolves in France,
they have changed the idea

of eternity. Toward
Port Bou, bright dust
mixing

with the ocean's salt air.
Wave-fleck from train:
each spun light

must have its meaning.
So to consider
as ultimate work

that sea bed of
all citation—
you'd allow nothing of your own—

thus the perfected volume.
No author?
And then no death?

The sea is inscribed
with *The Prayer*
for the Dead. No

author and then
no death? But the leaf
acquired shadow by

the ideal of light,
scattered light
the father

never recognizes.
The books are not
on shelves,

for that was Paris.
This the closed road
from Port Bou

which glistens with the dew
of morning. Redemptive
time

which crystallizes
as tree, as leaf
on the way to a border.

Celan, son enseignement

Combien savent que
le nombre des créatures est infini ?

Beaucoup le savent,
 leurs questions n'ont qu'un souffle à offrir.

Toute cette plénitude –
 ces blessures qui *jamais ne cicatriseront*,

grillage douloureux
 inscrit dans la mémoire.

Dire ce qui rend libre alors
 dans le signe, et consacre le flux de mots

sans aucune barrière ?
La littérature, non – qui ne vaut que pour ceux

dont le monde est la demeure,
 quand l'air se trouve pris dans le vase scellé,

confiné en notre
 confinement, notre rapport à la terre.

Omnivore langage,
 syntaxe du réel, criblage de la matière,

plus ardu pour l'entendement
 que l'*angélus* talmudique. Et quels noirs

papillons de douleur
 sur cette feuille, cette fleur ? Toi, déjà,

tu t'es avancé
 au-delà du passé, de l'avenir, en une curieuse absence *de voix*

touchant à la parole,
 et terrible et prophétique – autrement, simple

utilité : fiasco. Et donc,
 c'est aux confins du mot que l'œuvre se construit,

en une ressemblance de vies
 qui rejoint l'histoire d'un poème entre terre et mourir.

Lecture with Celan

How many know
the number of creatures is endless?

So many know,
 only a gasp in their questions is possible.

All that fullness--
 of wounds that *won't scar over*,

pain's grillework
 persisting in the memory.

What sets one free
 within the sign and blesses the wordflow

without barrier?
Not literature, which is only for those

at home in the world
 while air is trapped in the sealed vessel,

contained in our
 containment, our relation to earth.

Omnivore language,
 syntax of the real, riddling over matter,

more difficult to ken
 than the talmudic *angelus*. Thus what black

butterflies of grief
 at this leaf, at this flower? Already you

have moved over ground
 beyond past and future, into a strange *voicelessness*

close to speech,
 both dreadful and prophetic--all else utility

and failure. And now,
 the work builds to a word's confines,

to a resemblance of lives
 touching the history of a rhyme between earth and dying.

Note de l'auteur :

Les expressions en italique sont de Celan. La traduction anglaise utilisée est de Rosemary Waldrop, Collected Prose (Carcenet, 1986).

Dossier rassemblé par Auxeméry, 2014